

Zola et Segalen : rendez-vous manqué ?

À la disparition de Zola (nuit du 28 au 29 septembre 1902), Victor Segalen n'avait que vingt-quatre ans. Compte tenu du parcours terminé et de celui à venir, il faut se rendre à l'évidence : peu paraît lier le futur exote au trépassé maître du naturalisme. En route vers Tahiti, une quinzaine de jours plus tard, le médecin navigant, dans son journal de bord, se permet même une plaisanterie de pas très bon goût :

Le docteur Nöstrom, mon voisin de table, gros Septentrional à la face torrentueuse, aux gestes de plomb ; et il est masseur ! – et il a massé Victor Hugo et Zola. Comme on comprend qu'ils en soient morts!¹

À en croire la bibliographie de sa thèse d'État, *L'Observation médicale chez les écrivains naturalistes*,² Segalen n'aurait lu de Zola que *L'Assommoir*, *Le Docteur Pascal* et le recueil d'articles de journal *Nouvelle Campagne*. C'est peu de chose pour quelqu'un qui se propose de commenter l'infériorité de Zola vis-à-vis d'Edmond de Goncourt dans l'exploitation du petit fait vrai, le « document humain ». Mais un jeune qui commençait à mordre à la vie des salons parisiens devait boucler en quelques semaines un mémoire complémentaire à ses études de médecine en étoffant son peu de fréquentation du genre médico-littéraire par un recours aux lectures de seconde main. Ce sont principalement *L'Introduction à la médecine de l'esprit* (1897), du docteur Maurice de Fleury, et *La Chronique médicale* (bimensuel commençant à paraître en 1894), dont la plus grande partie de la copie est fournie par son fondateur et rédacteur en chef, le docteur Augustin Cabanès, qui lui apporta une aide précieuse. Segalen rend visite à tous deux le 18 novembre 1901 et en reçoit de vifs encouragements.³ Mais en faisant si largement appel à Cabanès, en particulier en remâchant ses griefs d'usage contre « Le Roman expérimental », Segalen laisse voir un peu trop servilement son faible pour Edmond, et contre Émile. On peut regretter que, nourrie de lectures plus approfondies, cette thèse n'ait pas trouvé en Zola le vrai modèle avec lequel rivaliser.

Parmi les « *modes d'investigation* susceptibles de procurer ce document

¹ Victor Segalen, *Journal des îles*, in *Œuvres complètes*, éd. H. Bouillier, (Paris: Laffont, 'Bouquins', 2 tomes, 1995), I, 399. Toutes les citations qui suivent renvoient à ce tome premier, dénoté par *OC*.

² Dans les *Œuvres complètes* (I, 11-60) la thèse a le titre de l'ouvrage imprimé *Les Cliniciens ès lettres*.

³ Voir la lettre du 19 novembre à ses parents reproduite par Annie Joly-Segalen et Gabriel Germain dans 'Lettres inédites de Victor Segalen', *Annales de Bretagne*, LXXI, 3 (septembre 1964), 430-1.

humain » (*OC*, 16), Segalen entreprend de donner des exemples de « la clinique objective » (Chapitre II), « la clinique subjective » (Chapitre III) et « la documentation indirecte » (Chapitre IV), les meilleurs praticiens en étant respectivement Edmond de Goncourt, Huysmans et Zola. Or les cloisons entre ces deux « cliniques » ne paraissent pas bien étanches, puisque dans les deux cas, l'observateur a l'air de payer de sa personne. Quant à l'emploi de la « documentation indirecte », on pense au maniement impitoyable du monocle du « romancier mondain » chez les Saint-Euverte, qui « observe »⁴ et par la suite fera des recoupements avec des choses lues. Un tel romancier plutôt opportuniste que naturaliste, à l'affût d'une bonne fortune littéraire, met à contribution des écrits sur la médecine qu'il lui arrive de citer à tort et à travers :

Parmi le nombre infini de « documents humains » offerts par la nature à leurs investigations, les *naturalistes* s'aperçurent bientôt que tous n'avaient pas une égale signification ni valeur expressive ; qu'il en existait une catégorie particulièrement féconde, les documents *pathologiques*, et s'y complurent. (*OC*, 16)

Si ce procès de tendance, qu'il ne mérite pas, est fait à Zola, c'est à cause de la méfiance durable de Cabanès à son endroit. Zola avait répondu assez cavalièrement à sa demande de renseignements sur la documentation médicale des *Rougon-Macquart*,⁵ le rendez-vous à Médan accordé à Cabanès en 1892 ne paraît pas s'être aussi bien passé que les entretiens qu'il avait eus avec Richepin, Daudet et Goncourt,⁶ et bientôt la *Chronique* ironisera sur « le solitaire de Médan », correct mais qui se déclare « rétif aux interviews » lorsqu'il est là en estivant.⁷

La mise à mort de l'apprenti sorcier naturaliste Hector Malot, déjà opérée par Cabanès dans la *Chronique médicale* du 15 octobre 1896, peut paraître légitime dans la mesure où Malot fait amalgame de tout. Chez l'auteur de ces *Victimes d'amour* (qui, soit dit entre parenthèses, ont tant impressionné Zola en 1866): « les procédés de documentation, évidemment du meilleur réalisme, s'accordent le plus joliment du monde avec un très avéré désir de publicité, de succès. Son exactitude est minutieuse, ses tableaux cliniques ne seraient pas déplacés au concours d'internat » (*OC*, 27). Dejà un peu malmené au chapitre II de la thèse, « La Clinique

⁴ Proust, *Du côté de chez Swann*, II, in *À la recherche du temps perdu*, dir. J.-Y. Tadié (NRF Gallimard, 'Bibliothèque de la Pléiade', 1987), I, 321.

⁵ La lettre de Zola préluant à cette rencontre, du 18 février 1892, est reproduite dans *Émile Zola, Correspondance*, dir. B.H. Bakker (Montréal / Paris: Presses de l'Université / Éditions du CNRS, 1978-1995), VII, 249-50.

⁶ Les propos de Zola seront rapportés par Cabanès, dans 'La Documentation médicale des *Rougon-Macquart*', *La Chronique médicale*, II, 22 (15 novembre 1895), 674-80.

⁷ *La Chronique médicale*, III, 14 (15 juillet 1896), 423.

objective » (il aurait eu la malencontreuse idée d'engager des confrères de la presse à envoyer chez lui des détraqués à observer), le chapitre IV, « La Documentation indirecte », le jugera impardonnable d'avoir opéré, dans Emmanuel dans *Le Mari de Charlotte*, un ridicule brassage de types de folie qui s'excluent mutuellement. Segalen se contente de donner là-dessus une fort longue citation de ce qu'avait écrit Cabanès (*OC*, 53-4).

Le maître incontestable dans l'emploi du retour sur soi-même, c'est-à-dire la « clinique subjective » (chapitre III), est Huysmans ; « *Observation* » analyse la symptomatologie « hystéro-neurasthénique » de Jean Floressas des Esseintes. Chez cet esthète, le recours aux stimulants peut s'avérer décevant, ce qui provoque un trait ironique sur l'enquête sur les lieux de l'opium faite par le publiciste Paul Bonnetain :

Le type un peu outré de ces explorateurs spirituels nous fut donné tout récemment par P. Bonnetain, qui, sur le conseil d'Alphonse Daudet, avait résolu d'écrire un roman sur l'opium. Sans doute pour entourer son expérience de plus de couleur locale— car le déplacement n'était pas nécessaire pour se procurer la « fumée brune »— il alla passer deux ans en Extrême-Orient. (*OC*, 39)

En tout cas, cet excès de zèle où ne tomberait pas un mieux averti peut servir de prétexte à un autre sarcasme, plus facile celui-ci : « L'on ne saurait reprocher à Zola de n'avoir pas couronné la documentation nécessaire à *L'Assommoir*— et en particulier la scène magistrale du delirium qui le clôt— par une personnelle expérience d'éthylisme suraigu » (*OC*, 40).

OBSERVATION : d'après Zola. « *Alcoolisme chronique* » (*OC*, 47-49) est une analyse, à partir des antécédents héréditaires de Coupeau et en passant par ses rechutes, ses zoopsies et le pli professionnel qui reparait pendant ses attaques, du développement de la maladie chez le zingueur jusqu'à sa mort dans le coma alcoolique. Il n'y aurait là, pour Segalen, aucune observation directe, mais seule « la reproduction textuelle d'une observation de chef de clinique faite à Sainte-Anne » (*OC*, 47). Et en effet, l'on sait que Zola en aura obtenu sur ce point des renseignements du docteur Motet et consulté l'ouvrage de Valentin Magnan.⁸ Il est peut-être heureux qu'il n'ait pas su que l'auteur de *Thérèse Raquin* refusait d'aller se documenter à la Morgue de Paris, en se contentant d'un article du docteur Tardieu, car un moins bien intentionné que Henry Céard aurait pu l'en taquiner.⁹

Quant à la « clinique objective », c'est chez Edmond de Goncourt qu'il

⁸ Note de H. Mitterand, *Les Rougon-Macquart* (Paris: NRF Gallimard, 'Bibliothèque de la Pléiade', 1960-1967), II, 1554. Toutes nos citations seront prises dans cette édition, désignée par le sigle *RM*.

⁹ C'est Mitterand qui cite cette relation inédite de la nervosité de Zola (*RM*, III, 1742).

faudra, selon Segalen, aller en chercher le meilleur exemple, interprétation qui peut prêter à controverse. Dans le premier numéro de la *Chronique médicale* (IV, 15 [1er août 1896]) paru après la mort d'Edmond on lisait les pages du *Journal* des Goncourt consacrées à une visite à l'hôpital de la Charité en décembre 1860,¹⁰ et celles qu'Edmond avait rédigées sur la mort de son frère.¹¹ Ces dernières sont largement démarquées par Segalen (OBSERVATION. d'après Edmond de Goncourt. « Paralyse générale progressive »: *OC*, 21-25), qui ne marchand pas ses louanges : « On ne pouvait mieux réaliser les plus avancés desiderata de l'impassibilité scientifique ». C'est à voir.

Le troisième volume (1866-1870) du *Journal* parut en avril 1888 et connut un assez vif succès (une réimpression « 7e mille » se faisant avant la fin de l'année). On n'ignorait pas qu'il se clôturerait par la relation de la mort de Jules. Pendant plusieurs mois suspendu (les dernières traces manuscrites du rédacteur Jules ayant été du 19 janvier 1870), le *Journal* reprend « après des mois, bien des mois passés », « peut-être avec un désir vague d'en fixer le déchirant pour des amis futurs de la mémoire du bien-aimé ».¹² L'obligation de ne rien dissimuler, à commencer par l'incapacité grandissante de son frère d'articuler certaines consonnes, fait ajouter à Edmond, lors de la publication, un important renvoi en bas de page :

Oh! il y aura des gens qui diront que je n'ai pas aimé mon frère, que les vraies affections ne sont pas *descriptives*. [...] Oui, un moment, je ne voulais pas donner tout ce morceau, il y avait des mots, des phrases qui me déchiraient le cœur, en les récrivant pour le public. Mais renfonçant toute sensibilité, j'ai pensé qu'il était utile pour l'histoire des lettres, de donner l'étude féroce de l'agonie et de la mort d'un mourant de la littérature et de l'injustice de la critique. [...] On trouvera-quand mon journal complet paraîtra – on trouvera à la date de décembre 1874, des notes prises par moi, dans les moments délirants d'une fluxion de poitrine, où je me croyais perdu. »¹³

Comme je l'ai dit plus haut, il serait assez vain de faire une différence nette entre « clinique objective » et « clinique subjective »; voilà tout de même de quoi mettre l'eau à la bouche de Segalen s'il avait eu plus que les pages de la *Chronique médicale* à feuilleter. Cependant, la fin avant-publicitaire de cette note de Goncourt promet beaucoup plus qu'elle ne tient. Après un début prometteur – « Dans ce délire, toujours un peu

¹⁰ Edmond et Jules de Goncourt, *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, éd. R. Ricatte (Paris: Laffont, 'Bouquins', 3 tomes, 1989 [1956]), I, 644-5; 646-7; 648-53.

¹¹ *Journal*, I, 244-59.

¹² *Journal*, II, 243-4.

¹³ *Journal*, II, 245, n. 1.

conscient, l'homme de lettres voulut s'écrire, s'analyser » — ce sont à peine six lignes sur une suite ininterrompue de pages blanches qui se présentent devant les yeux fermés de l'écrivain.¹⁴

Une telle acuité « objective », phénomène d'analyse sans fard somme toute assez pauvre chez Edmond, est d'autant plus surfaite par Segalen qu'il la dénie à Zola. Mais ce qui peut alerter le lecteur d'aujourd'hui sur le même phénomène de description sans complaisance des souffrances d'un proche, d'observation directe (donc « objective ») pratiquée par Zola, c'est le *Journal* lui-même, qui dit cependant le contraire. Car c'est une version mutilée qui avait paru du vivant d'Edmond, qui disait qu'il ne livrait aux gens que la « vérité agréable », l'autre, « désagréable », ne devant leur être fournie que vingt ans après sa mort, et il a fallu en attendre soixante.¹⁵ Cette vérité, désagréable à souhait, n'avait pas été édulcorée à propos d'un confrère romancier, rival heureux, surtout en ce qui concerne la mort de Madame Chanteau dans *La Joie de vivre* :

« C'est curieux, le manque de pudeur de cœur chez Zola. Dans *La joie de vivre*, il a fait de la copie avec l'agonie de sa mère. Je comprends la narration de ces douleurs intimes dans des mémoires, dans de l'imprimé posthume ; mais cela entrant en compte de lignes payées par un journal, non, ça me dépasse ». ¹⁶

Ces reproches d'impudeur et de mercantilisme, est-ce le crève-cœur de voir la puberté de sa Chérie en quelque sorte devancée par Zola qui les aurait dictés ?¹⁷ En effet, malgré les dénégations de Zola,¹⁸ il se peut qu'une lecture d'extraits de *Chérie* faite par Edmond ait pu l'influencer, car la première ébauche de *La Joie de vivre* (1880) avait fait commencer ce roman avec une Pauline Quenu déjà femme.¹⁹ Néanmoins, comment croire que Zola ait voulu à tout prix devancer Edmond lorsqu'on sait les raisons très personnelles qui avaient plutôt retardé la rédaction de *La Joie de vivre*, qui ne paraîtra qu'après *Pot-Bouille* et *Au Bonheur des Dames* ? C'est qu'il s'agit d'une vérité d'observation directe trop immédiate, trop triste à dire, trop « féroce », de vraie « clinique objective » donc. Maurice Le Blond a fait le rapprochement qui convient :

« L'agonie de Mme Chanteau dans *La Joie de vivre*, c'est celle de Mme

¹⁴ 'Nuit du 28 décembre', rapportée le 8 janvier 1875 (*Journal*, II, 619-20).

¹⁵ *Journal*, II, 759.

¹⁶ *Journal*, II, 1037 (27 décembre 1883).

¹⁷ Voir *Journal*, II, 1026; 1034.

¹⁸ Sa lettre du 15 décembre 1883 (voir *RM*, III, 1767) avait essayé de rassurer Edmond à cet égard; il n'en fut rien.

¹⁹ Dans ce premier temps, Pauline est envisagée comme ayant dix-huit ans en 1869, au commencement du roman; revenant à son dossier préparatoire en 1883, Zola change d'idée: elle aura neuf ans lorsqu'elle arrive chez les Chanteau, en 1860 (*RM*, III, 1745; 1761).

François Zola. Toutes deux succombent des suites d'une maladie de cœur. [...] La douleur d'Émile Zola faisait peine à voir, sa nervosité excessive l'obligeait à fuir le spectacle de sa mère moribonde, et qui luttait désespérément dans un dernier sursaut de vie. [...] Sa femme Alexandrine soigna la malade avec un dévouement admirable, d'autant plus que l'agonisante avait sa belle-fille en horreur, lui faisant des scènes terribles, l'accusant de vouloir l'empoisonner à chaque médicament qu'on lui présentait ».²⁰

En revanche, Edmond de Goncourt ne pouvait être aussi candide. S'il ne révélait pas la vraie cause de la mort de Jules (syphilis), c'est pour la bonne raison que le lien entre syphilis et paralysie était ignoré à l'époque. Il était préférable de recourir aux circonlocutions pieuses, en disant par exemple : « Peut-être, sans moi, se serait-il fait peintre. Doué comme il l'était, il aurait fait son nom sans s'arracher la cervelle ».²¹ Zola accrédi-tera ce mythe du poète maudit en écrivant à Edmond, en juin 1870, que « l'art l'a tué ».²² Lui, livre bien davantage sur la mort de sa mère en la personne de Madame Chanteau, expirant devant un fils médusé : « Ce n'était plus sa mère, ce visage plombé, aux lèvres noires déjà. »²³ Épreuve plus atroce encore pour Alexandrine, et fort directement traduite par les dures paroles que l'hallucinée adresse à Pauline : « — Non, non, tu as tes ciseaux, tu me les enfonces exprès dans la chair... Je les sens bien, je saigne de partout » (p. 966). Madame Chanteau saigne de partout, comme Zola. Si pour Segalen le récit de la dernière maladie de Jules de Goncourt est « une des plus poignantes et douloureuses observations cliniques qui aient jamais été recueillies par un cerveau dressé à l'analyse et tout proche de l'être souffrant »,²⁴ c'est dommage qu'il n'ait pas eu sous les yeux le chapitre VI de *La Joie de vivre*, autrement percutant.

Edmond serait-il donc la victime d'un sentiment d'infériorité qui l'empêche de voir clair ? Zola révélateur de détails qu'il vaudrait mieux taire ? Il ne semble pas. Tout au plus y aurait-il une distinction à faire, comme l'indique Goncourt, entre fiction et mémoires posthumes, entre un ouvrage de grande diffusion paraissant d'abord en feuilleton et un journal intime dont on n'a pas la prétention de faire de l'argent. Mais ils sont tout de même trop verts ! Edmond ne se plaignait-il pas, fin 1895, qu'aucun journal ne veuille de son *Journal* pour feuilleton ?²⁵ et la décision d'en faire paraître le tome troisième n'était pas exempte d'un désir de

²⁰ Cité dans *Émile Zola, Correspondance*, IV, 118-19, n. 2.

²¹ *Journal*, II, 255.

²² *Correspondance*, II, 221.

²³ *RM*, III, 977. Les références qui suivent seront incorporées dans le texte.

²⁴ Segalen, *OC*, 21.

²⁵ *Journal*, III, 1213.

commercialisation. Non pas que la volonté de tout dire ne soit belle :

« Aujourd'hui, je me trouve si enrhumé que je n'ose pas aller au cimetière. C'est la première fois que je manque, pendant cette semaine des Morts, à la visite sur la tombe de mon frère. Mais je passe la journée à relire sa maladie et sa mort dans mon *Journal*, et cette relecture me décide à donner le morceau tout entier, en dépit de la pudeur de convention commandée à la douleur, du *cant* littéraire infligé au désespoir : c'est vraiment une trop belle et trop réelle monographie de la souffrance humaine ».²⁶

Mais pourquoi, s'il passe outre à la « pudeur de convention », s'il trouve agréable la « belle absence de pudeur naturelle » d'une saynète « obscène » de Maupassant,²⁷ reprocherait-il à Zola un « manque de pudeur de cœur » ?

Ne demandons pas à un confrère ultra-sensible d'être conséquent, mais regrettons que Segalen ait été si obnubilé par le prestige médico-littéraire de Cabanès²⁸ qu'il ait assez peu pratiqué Zola. Déjà l'étude de la supériorité intellectuelle de Zola faite par le docteur Toulouse (1896), avec une bonne introduction générale sur la scientificité de sa méthode qui mettait en garde contre les interprétations *a posteriori*, c'est-à-dire « diagnostics historiques », de Moreau de Tours et de Lombroso (c'est la méthode de Cabanès), aurait pu mieux le servir que ce dernier. Autre rendez-vous manqué par Segalen ? Car un chapitre de la très bonne introduction de Toulouse, « De l'observation directe »²⁹ aurait apporté de l'eau à son moulin. Mieux, l'étude des antécédents héréditaires de Zola faite par Toulouse aurait pu lui suggérer une lecture de *La Joie de vivre* :

« La mère de M. Zola souffrit à plusieurs reprises de coliques hépatiques et mourut à 61 ans d'une maladie de cœur avec œdème généralisé et asystolie. [...] Dans les derniers jours de sa vie elle présenta, sous l'influence de l'asystolie, un délire confus, surtout nocturne et remuant des souvenirs lointains ».³⁰

Il arrive à ce récit poignant de l'agonie d'un proche d'être défiguré par un discours naturaliste un peu trop insistant sur le détraquement de la machine humaine (pp. 964; 967; 975), mais la « vie antérieure » du médecin de campagne, l'atroce dilemme déontologique auquel il est confronté lorsqu'il s'agira de choisir entre la vie d'une mère ou d'un fœtus,

²⁶ *Journal*, III, 73 (29 octobre 1887).

²⁷ Il s'agit de *La Feuille de rose*; voir *Journal*, II, 741 (31 mai 1877).

²⁸ Cabanès était l'auteur d'une série d'ouvrages de « médecine historique » et de « pathologie littéraire » où l'ambition de tout expliquer *a posteriori* grâce aux découvertes de la médecine ne manquait pas de naïveté', Gilles Manceron, *Segalen* (Paris: J.-C. Lattès, 1991), p. 98.

²⁹ *Enquête medico-psychologique sur la supériorité intellectuelle: Émile Zola* (Paris: Flammarion, 1896), pp. 27-35.

³⁰ Toulouse, p. 112.

et jusqu'à la touche de dromomanie (pp. 811; 952; 973; 977) chez l'autofictionnel Lazare, ce sont autant de choses qui n'auraient pas manqué de passionner Segalen.

Le docteur Cazenove est un ancien chirurgien de marine (comme ils s'appelaient avant que le décret du 14 juillet 1865 en fasse des « médecins »), carrière qui devait être celle du futur docteur! Cet « homme de cinquante ans, sec et vigoureux, qui après avoir servi trente ans dans la marine, venait de se retirer à Arromanches » (p. 836), c'est un sceptique, mais inquiet dans son rationalisme : « car c'était déjà une grâce, pour soi et pour les siens, de ne pas se voir mourir » (p. 964). De ce généraliste à tout faire, vétérinaire à l'occasion lorsqu'il soigne le pauvre terre-neuve Mathieu (p. 1010), on retient surtout le sentiment de vieillesse et d'incompétence lorsqu'il s'agit de délivrer Louise, qui mourrait sans doute des suites d'une césarienne. À ce sujet, « Chirurgien-major », trois pages de notes fournies à Zola par un correspondant inconnue,³¹ est un document du plus haut intérêt, qui fait état de la formation de ces médecins de marine autour de l'époque où *La Joie de vivre* était située. Ils ne faisaient pas un doctorat mais passaient des concours pour monter en grade. On se demande pourquoi cela « faisait d'eux des praticiens remarquables » (fol. 296), d'autant plus que l'ancienne formation ne comportait pas de stage d'accouchement. Cazenove a donc dû charcuter plus d'une :

Il a bien accouché quelques négresses qu'il a tuées, ou plus ou moins massacrées. Il peut avoir justement le souvenir d'une négresse dans le cas de Louise, la présentation pas l'épaule, avec sortie du bras par le vagin ; et il se rappelle qu'il l'a massacrée. (fol. 296)

L'effort héroïque qui permettra au docteur Cazenove d'opérer la version de ce fœtus est relayé par le bouche à bouche persévérant de Pauline Quenu. Tout cela frise l'invraisemblable, mais l'engagement d'une responsabilité professionnelle paraît être basé sur un document humain aussi authentique que l'observation de la maladie galopante de sa mère faite par Zola. Qu'est-ce que Segalen aurait pu souhaiter de meilleur ? Quant à lui, dont le doctorat comportait ce stage de maïeutique incontournable, il sera plaisant de le voir, dans une curieuse inversion d'enjeu et d'état d'âme, accoucher une Chinoise dans un état d'euphorie après avoir fumé plusieurs pipes d'opium avec Auguste Gilbert de Voisins!³²

Il est vain de regretter qu'un écrivain n'ait pas lu tel ou tel ouvrage littéraire qui lui aurait permis de rectifier son tir, et déloyal de faire un

³¹ B.N., Manuscrits, nouv. acq. fr., 10.311, fos. 294-6, reproduites par H. Mitterand dans *RM*, III, 1800. Le 'chirurgien-major', c'est l'actuel médecin de marin de première classe.

³² 'Nuit d'opium et ses conséquences obstétricales' (17 septembre 1909), in *Briques et Tuiles*, OC, I, 878-80.

mauvais procès à un malheureux étudiant, talonné par l'obligation de procéder à un dégraissage de texte. Car on n'ignore pas que Segalen se résigna à limiter sa thèse à un extrait d'un projet plus vaste, *Les Névroses dans la littérature contemporaine*, dont bientôt une partie, *Les Synesthésies et l'école symboliste* parut en avril 1902 au *Mercure de France*.³³ Néanmoins, les idées reçues sur l'opportunisme et l'ignorance médicale de Zola auraient pu lui paraître, à la lecture de *La Joie de vivre*, bien moins fondées. Il n'est pas indéniable que *La Joie de vivre* aurait fait la conquête de Segalen, mais il n'est pas défendu de le croire non plus.

Plus compréhensif et clairvoyant par la suite aura été le projet formé par Segalen, en octobre 1909, d'écrire, en collaboration avec Gilbert de Voisins, un « Essai sur le mystérieux ». Il faut donc croire que ces sept ans d'intervalle ont permis à Segalen de mieux pratiquer Zola qu'à l'époque où il rédigeait sa thèse, car dans les notes préliminaires indiquant des sources à piocher, il indique : « 13. Zola. Conte analogue au *Rideau cramoisi* » (*OC*, 787). Lecture en effet peu banale, d'une nouvelle morbide qui avait paru dans le recueil *Le Capitaine Burle* (1882), et qui indique que Segalen avait le nez creux, car depuis ce texte d'érotisme refoulé a été trois fois porté à l'écran. On ne peut que regretter qu'un commentaire de *Pour une nuit d'amour*, rapprochant Zola de Barbey qu'il avait tant pourfendu, soit resté à l'état d'ébauche.

Geoff Woollen

Université de Glasgow (Écosse, Gde-Bretagne)

³³ Manceron, *Segalen*, p. 109, qui ajoute plus bas (p. 117): 'il choisit par prudence à la fin de novembre [1901] un libellé qui limitait son étude au courant naturaliste, ce qui revenait à ne garder de son plan initial que le premier chapitre.'